

Le roman de Cécile Morel

Autor(en): **Junod, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **62 (1958)**

PDF erstellt am: **13.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**LE ROMAN
DE CÉCILE MOREL**

par

CHARLES JUNOD

LE ROMAN DE CÉCILE MOREL

La famille Morel est sans contredit une des premières et des plus illustres du pays jurassien. De souche paysanne, elle était installée depuis des siècles dans le coquet village de Corgémont.

On aperçoit la maison Morel à l'entrée du village, en arrivant en train de Sonceboz. Une maison cossue, à pignon, et la galerie vitrée où Isabelle Morel faisait jouer la comédie à ses hôtes nombreux et illustres.

La maison a subi peu de transformations au cours des âges. On y voit encore la vaste cuisine, avec sa cheminée monumentale, les belles pièces du premier, avec leurs crédences aux armes des Morel.

Elle était habitée, à la fin du XVIII^e siècle, par Charles-Henri Morel, qui fut pasteur de la paroisse de 1766 à 1796, après avoir été pasteur de Péry. Il avait quatre enfants : deux filles, Emilie et Sophie, et deux fils, Charles-Ferdinand, « le Doyen », et François.

Charles-Ferdinand Morel naquit le 4 septembre 1772. Comme son frère, il reçut la première éducation dans sa famille. Il étudia au Collège de Bienne, puis à l'Université de Bâle, où il acquit, en 1789, à l'âge de 17 ans, la licence en théologie. Entré en qualité d'aumônier au service de France, dans le Régiment de Reinach, il quitta le service après le massacre des Suisses en 1792. Revenu au pays, il succéda à son père en qualité de pasteur de la paroisse de Corgémont, en 1796. Il devait occuper ce poste pendant 53 ans, jusqu'à sa mort, en 1848.

Il épousa en 1801 Isabelle de Géliou, fille du pasteur de Colombier. Isabelle de Géliou était une fidèle amie de Madame de Charrière. Elle passait toutes ses soirées auprès d'elle. Femme de lettres, émule de Madame de Charrière, elle donna à la cure de Corgémont un

nouveau lustre par ses talents, son charme, le dévouement qu'elle apporta à la direction de son ménage et à l'éducation de ses enfants : Cécile, née en 1802, Jules, en 1804, et Charles, en 1808.

Après un an de mariage, la naissance de Cécile était venue combler de bonheur le couple Morel de Géliou. Couple béni, union d'amour, communauté la plus rare des dons les plus précieux du cœur et de l'intelligence.

Cécile Morel grandit dans la spacieuse maison, dans une ambiance de joie sans mélange. Si nous en croyons la lettre de son frère du 18 octobre 1802, le jeune pasteur se faisait volontiers bonne d'enfants.

Je veux te faire mon compliment sur la dextérité et le zèle qu'on t'a vu déployer dans les soins que tu procures à ton enfant. Le témoignage de ton épouse ne saurait être suspect. Je vous en crois donc, ma sœur. Mais vous ne me surprenez pas, le sentiment paternel est un si grand maître...

Isabelle, de son côté, est une mère comblée. En séjour à Colombier chez son père, elle proclame sa joie dans une lettre à son mari du 16 avril 1803 :



La maison Morel à Corgémont



Isabelle de Géliou

Cécile et moi nous t'embrassons. Elle m'embrasse de temps en temps, oui, tout de bon, elle m'embrasse. Chère enfant ! Elle me rend d'autant plus heureuse qu'à présent je puis suffire à son bonheur. Il n'est que trop sûr que nous perdrons toutes deux de ce côté-là, à mesure qu'elle grandira.

Toi de trop entre elle et moi ? Oh ! non, jamais, mon ami ! N'est-ce pas à toi de compléter tous nos plaisirs ? N'est-ce pas à toi que nous rapporterons tous nos travaux et toutes nos jouissances ?

L'enfance de Cécile s'écoule heureuse, dans le cadre de la maison paternelle. Les champs sont tout près, les gens et les bêtes — le pasteur de Corgémont exploite lui-même les terres familiales — et plus loin la rivière qui serpente dans la vallée, la montagne qui s'élève gracieusement dans les pâturages et les sombres forêts de sapins, les claires forêts de hêtres.

La petite Cécile, douce et vive, fait la joie de chacun. Bientôt elle s'intéresse aux étranges dessins que sa mère ne cesse de tracer sur son papier, au moyen de sa plume d'oie. Le moment est venu de commencer son instruction, et c'est sa mère qui s'en chargera, comme

elle se chargera de la première éducation de ses fils. Parmi les innombrables dossiers des Archives Morel, il en est un qui nous paraît particulièrement émouvant : celui des travaux d'enfant de Cécile. A l'exemple de Rousseau, Isabelle Morel avait tenu à noter, aux différents âges, les progrès de sa fille. Un premier document date du 24 août 1808 :

« *J'ai six ans.*

Je sais bientôt lire, faire des lettres. Je sais deux fables.

Coudre. Faire des dentelles. Un peu tricoter.

Sarcler au jardin.

Jouer : « La Cosaque », une petite valse, et la moitié de : « Adieu

Lisette, je m'en vais. »

Un peu de géographie. Les capitales de l'Europe.

Et je me signe : Cécile Morel. »

« *1809. J'ai sept ans.*

Je sais lire en français.

Je connais bientôt les lettres allemandes.

Je sais dessiner de petites fleurs.

Je connais les quatre (!) parties du monde.

Je joue six ou sept pièces par cœur. Je commence à lire la musique.

Je sais quatre fables par cœur, et une scène de comédie.

Pour les ouvrages, comme l'année passée, excepté que j'ai quelque peu brodé. »

« *1811. J'ai neuf ans.*

J'ai lu la « Mythologie de Bosseville ».

J'ai lu « La veillée au château ».

J'ai commencé à lire la Bible.

J'ai appris par cœur « L'Abrégé d'histoire » jusqu'au temps de Néron.

J'ai fait des thèmes et des leçons de grammaire française.

J'ai beaucoup avancé dans la musique. Je joue des variations.

J'ai « dessiné » deux lettres.

J'ai appris à tricoter et à filer le lin. »

En réalité, elle avait « écrit » deux lettres, dont voici l'une, adressée à sa tante Rose de Géliou, à Colombier :

Ma chère Tante Rose,

Depuis longtemps je pense t'écrire, et te remercier ; mais les jours sont si courts, je ne peux jamais.

Nous sommes bien inquiets, l'oncle Alphonse est toujours malade, mon papa est bien souvent auprès de lui.

Madame Chavet va partir après-demain, et nous retournerons coucher dans notre cabinet. La Tante Schaffter est à Bienne pour quelque temps. Adieu, ma Tante Rose.

Mais reprenons les notations d'ordre pédagogique.

« 1812. J'ai dix ans.

J'ai appris par cœur dans « L'Abrégé d'histoire » jusqu'à Charlemagne.

J'ai lu les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres, et une partie des Epîtres.

J'ai lu les « Contes à ma fille », et « Le petit Berquin ».

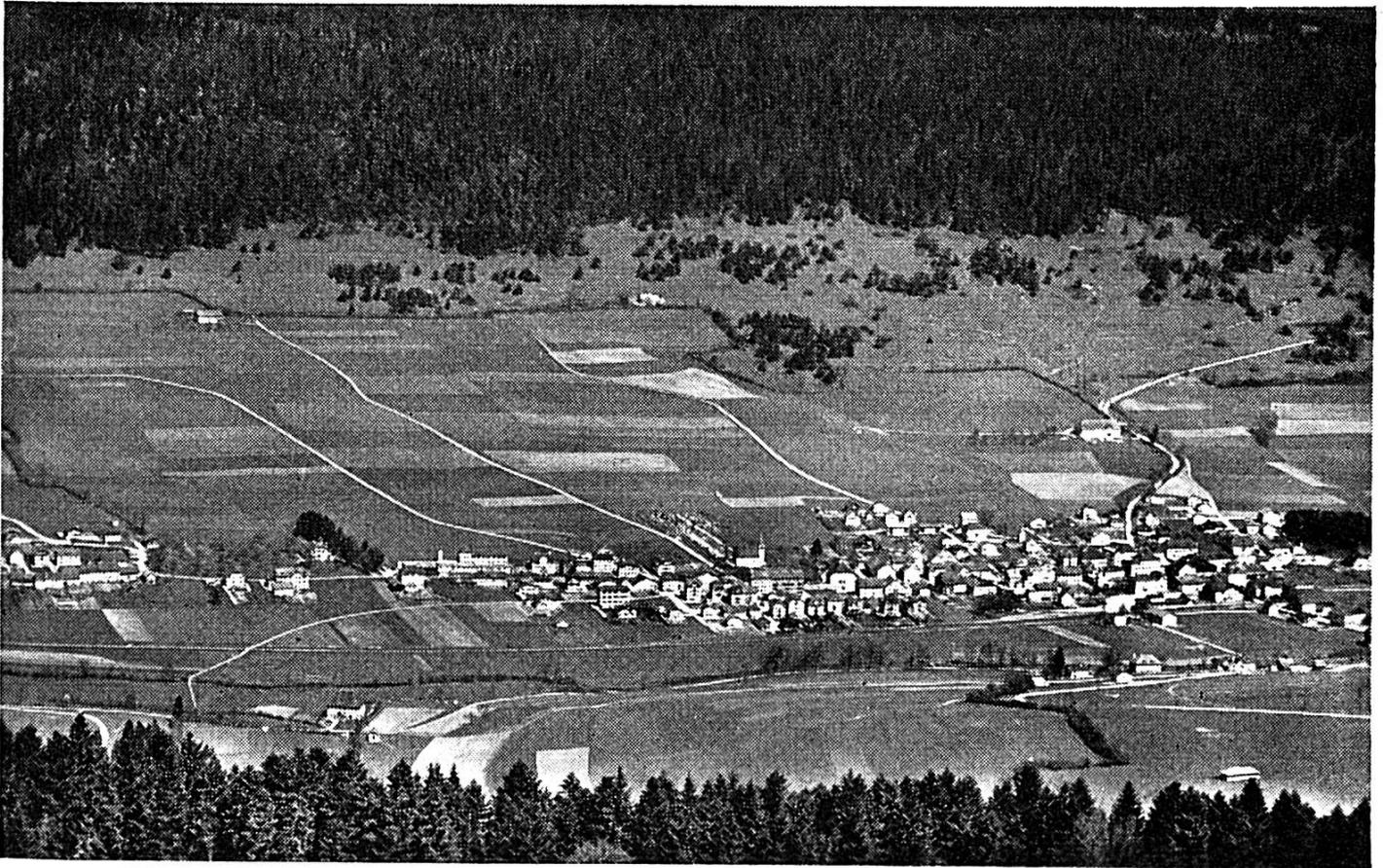
J'ai pris des leçons de grammaire.

J'ai lu une partie des « Métamorphoses », d'Ovide.

J'ai appris à jouer de la guitare. Je me suis exercée pour le chant et le clavecin. J'ai appris à tricoter les bourses à grains, à broder au passé, et à faire des chevilières.

A traire les vaches.

J'ai appris à danser. »



Corgémont, vue générale

Ces notes, malheureusement, s'arrêtent là. On le voit, à dix ans, Cécile possédait une instruction solide. Elle continuera à parfaire ses connaissances sous la direction de sa mère, et son instruction se manifestera dans sa correspondance et dans toute son activité domestique et sociale.

Nous possédons des portraits de Cécile à différents âges. Ses parents, oncles et tantes, ne cessent de s'émerveiller de cette charmante enfant :

Lettre de Cécile de Géliou à Isabelle Morel, 1810 :

Si tu avais vu, chère Isabelle, la joie qu'a causée la jolie lettre de Cécile à sa grand-maman, l'admiration où chacun était de cette aimable enfant ! Que tu es heureuse, chère Zabau, d'avoir des enfants comme les tiens ! Il me semble que le bonheur d'avoir un enfant est si grand, que doit donc éprouver une mère qui, comme toi, les voit doués de talent, d'heureux caractères, et d'une bonne constitution !

François Morel, lors d'un séjour à Corgémont l'année suivante, écrit à sa femme, demeurée en Provence :

Tu croirais à peine combien j'ai été content de Cécile. Elle est véritablement charmante ; il est difficile d'être plus jolie et d'une taille mieux prise. Elle joint à cela un enjouement fort aimable, du sens et de l'esprit. Elle chante et touche du piano fort agréablement, et supplée sa mère dans les soins du ménage avec facilité et intelligence.

En 1812, Cécile de Géliou complète ainsi le portrait de sa nièce :

Chère Isabelle, quelle jouissance doit te procurer ta charmante Cécile ! Sa beauté, sa modestie, sa grâce, ses talents, sa douceur, attirent tous les regards, captivent tous les cœurs, et toutes les bouches te nomment heureuse mère !

Inutile de dire que celle que l'on appelait au pays « La Rose du Vallon », la jeune Cécile Morel, allait avoir de « la requise », comme on dit chez nous. A vingt ans elle avait plusieurs soupirants : un jeune homme de Corgémont, Auguste Prêtre, qui avait acquis une belle fortune dans le commerce à Moscou ; un jeune pasteur, suffragant de son père, Alphonse Bandelier ; un médecin ; un professeur au Collège de Bienne. A tous ceux-là, et à d'autres encore, sans doute, viendra s'ajouter, au cours de la visite qu'elle fit à son oncle de Provence en 1822, un riche héritier du pays, Monsieur Luc. Arrêtons-nous un instant à ce voyage de Provence, qui devait marquer les vingt ans de la jeune provinciale.

Ce n'était pas une petite affaire qu'un voyage de cent lieues, au début du XIX^e siècle. Cécile l'entreprit en voiture, en compagnie de



Cécile Morel

deux voyageurs de la connaissance de ses parents. Elle écrit de Cossonay à sa mère :

Il est donc vrai, ma chère Maman, que je suis entièrement séparée de toi ! Cette nuit j'avais la fièvre, je te cherchais, et en me réveillant j'ai cru sentir pour la première fois qu'il me fallait vivre deux longs mois sans te voir, sans entendre ta voix... Croirais-tu que je me suis sentie moins seule au monde quand j'ai pu penser que tu étais levée : il me semblait alors que ton âme m'entourait, et que je pouvais te prier comme un Dieu...

On repart à deux heures du matin :

Il faisait froid, j'étais mal à mon aise. Mais bientôt le spectacle vraiment divin du lever du soleil se refléta dans le lac, dorant les vieilles tours d'Yverdon et de Grandson. L'air était si pur, la nature se réveillait si fraîche, si agreste ; tout était propre, c'était dimanche. Une heure après, nous commençons à entendre le son des cloches dans les différentes villes et les villages qui bordent ce beau lac. Ma chère Maman, je jure, comme Monsieur Duplan, « de ne pas mourir sans avoir parcouru avec toi ce beau pays. »

Elle ajoute ces lignes, dédiées au suffragant de son père :

Bonjour, Monsieur Bandelier. Combien de fois aujourd'hui ne vous ai-je pas suivi : je vous ai vu aller à Sombeval, et en revenir ;

vous essuyer le front, penser que peut-être je souffrais du chaud, penser que je pouvais penser à vous. Bienheureux que vous êtes, demain vous reverrez ce que j'ai de plus cher au monde...

Puis c'est Genève :

Hier, mes compagnons faisant la méridienne, j'allai à l'église. On chanta le psaume CXXXV. Il y avait si peu de temps que j'avais joué ce psaume avec tant de gaieté que je ne pus retenir mes larmes.

Elle s'extasie à la vue sur le Mont-Blanc et le lac, les belles campagnes genevoises, le Parc du Roi Joseph. Elle passe la frontière avec une émotion bien compréhensible : pour la première fois, elle va fouler la terre de France, « autrefois notre patrie, et qui ne nous sera jamais étrangère ». Parvenue au Fort de l'Ecluse, que l'on est en train de reconstruire, elle contemple « ces vieux soldats, dont nous avons tant entendu parler ».

Puis c'est la Perte du Rhône, le lac de Nantua :

Figure-toi, écrit-elle à sa mère, un lac dans la vallée de Péry ! Les rochers lui paraissent « plus hauts que ceux de Court ».

A Lyon, elle va au théâtre :

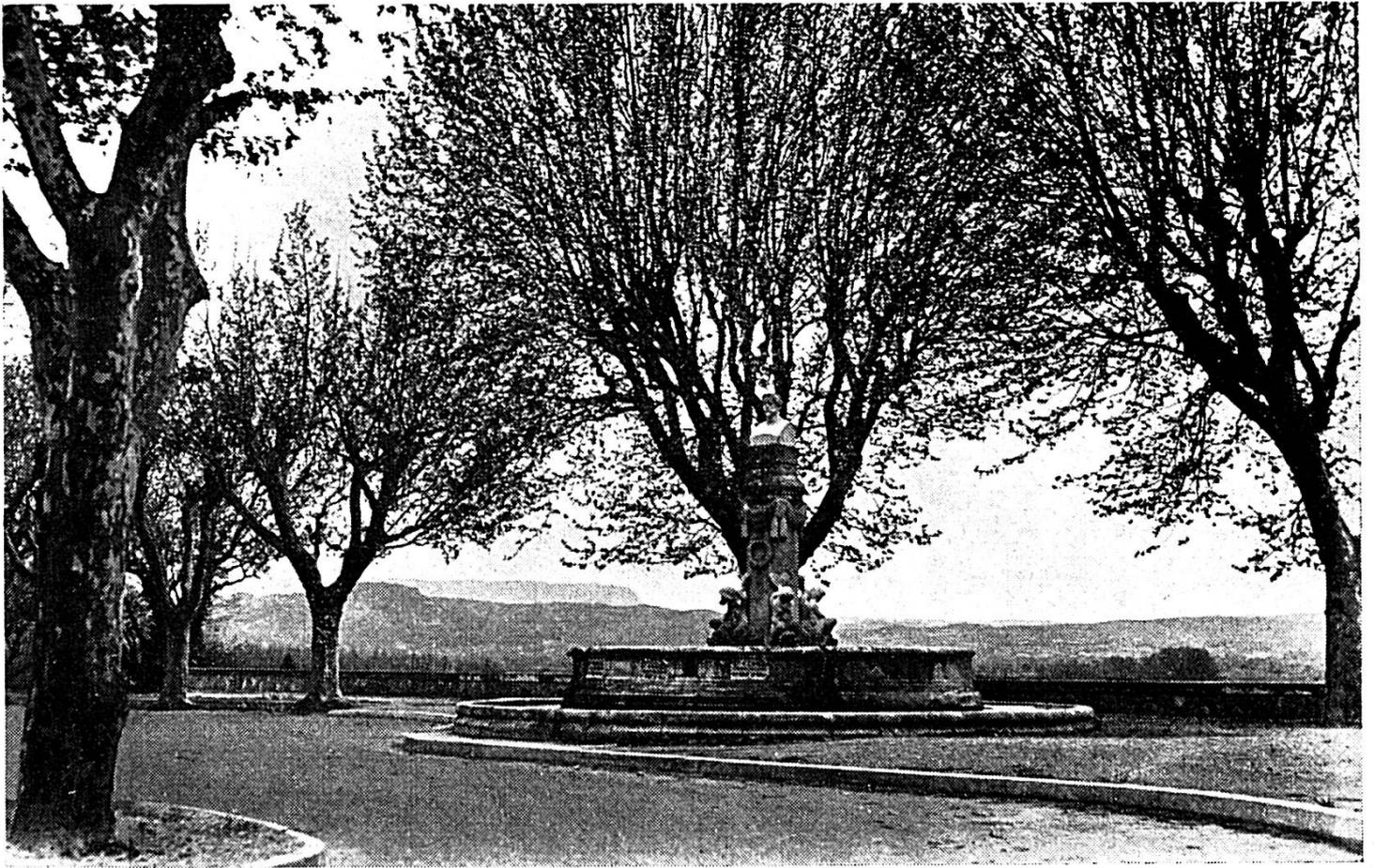
Il a fallu monter en voiture au sortir du théâtre, la tête toute pleine, les nerfs tendus. Mais aussi, on donnait un ballet : un ballet ! — tu comprends tout ce que ce mot renferme de brillant, d'éblouissant. On croit rêver, j'étais hors de moi, transportée dans une autre planète ! Ces danseuses ont une grâce, une légèreté, dont rien au monde ne peut donner l'idée, qu'elles-mêmes !

Au matin, à son réveil, elle suit les nuages qui se dirigent vers la Suisse :

Les mains jointes, je leur disais : « Grüsset mir freundlich mein Jugend Land », s'il est permis de le dire après Marie Stuart.

Et c'est l'arrivée à Pertuis, chez son oncle François. Elle y retrouve sa cousine Lydie, qui avait passé trois ans à Corgémont, pour y parfaire son éducation. La joie est à son comble. La visiteuse est accueillie avec enthousiasme, dans ce pays où les cœurs sont chauds, le verbe sonore.

Mais il y a Monsieur Luc ! Il est ébloui de l'apparition de la petite Jurassienne, et il s'empresse de mettre à ses pieds son cœur et toute sa fortune : une belle maison et 15.000 francs de rente, soit une centaine de mille francs de notre monnaie : il y a là de quoi faire



La Fontaine Morel à Pertuis, Provence

rêver une jeune fille ! Mais pour Cécile, il ne saurait être question d'autre chose que d'un mariage d'amour, et elle n'éprouve pour Monsieur Luc que de l'estime : on ne saurait construire son bonheur sur d'aussi fragiles bases ! En dépit des insistances de son oncle et parrain, elle déclare qu'elle prendra conseil de ses parents, et peu de jours après son retour à Corgémont, elle envoie à son richissime prétendant une lettre empreinte des plus nobles sentiments, mais qui n'en est pas moins un refus catégorique.

Elle retrouve au foyer paternel Alphonse Bandelier, profondément épris d'elle. Simple fils de petits paysans de Pontenet, il n'avait pas osé demander en mariage Mademoiselle Morel, et désireux de s'éloigner, il avait accepté un poste de pasteur de la paroisse nouvellement créée à Gênes. Il partit à la fin de l'année 1823. Cécile souffrit cruellement de son départ. Elle lui écrit le 1^{er} janvier 1824 :

Il est donc certain que vous êtes parti, cher Alphonse. Je vous cherche encore, je crois vous sentir derrière cette montagne, je veux me faire éternellement illusion. Ce soir, je me suis retrouvée comme hier, comme toujours, les mains jointes, les yeux tournés vers Sonceboz, recueillie et pensive.

Je me persuadais qu'un séjour à l'étranger était l'unique remède qui pût combattre efficacement l'inquiétude de votre esprit, qui pût rasseoir vos idées, développer et mettre en évidence mille ressources que vous eussiez enfouies ici. Je me disais que j'avais, moi qui vous chérirai toujours, que j'avais banni la paix de votre cœur, que j'avais été la cause première des peines que vous n'auriez jamais dû connaître, et qui vous avaient rendu la vie amère...

Vous m'avez dit : « Non pas pour toujours... » Quand je me désole, je descends, je m'assieds à la place où j'entendis ces paroles, je vous les fais répéter, et quand je crois les entendre à nouveau, je suis consolée.

Adieu, mon cher Alphonse ! Que ne pouviez-vous nous voir hier soir : Maman était émue, elle me consolait. Julie pleurait en me disant d'un air fin : « Je le savais bien, moi ». Jonas et Marianne admiraient, tandis que Christ courait, la lanterne à la main.

Et quel effet cette musique envoyée par vous à cette époque solennelle produisit sur moi ! (Alphonse Bandelier avait chargé des musiciens de jouer, le soir de Sylvestre, sur le pont de la grange).

A peine le jour commençait-il à poindre que je sentis, à mon réveil, le parfum des fleurs. C'était vous encore, Alphonse, c'est par votre ordre que Julie les avait placées à côté de moi. Puis je trouvai votre billet. Oh ! mon ami, combien j'ai été touchée de tout ce que vous faisiez pour moi, bien qu'absent. Vous avez voulu adoucir mon regret d'être privée de vous ce jour-là, j'étais entourée des preuves de votre amour, et vous n'entendiez pas mes vœux, je ne pouvais essuyer vos larmes !

En dépit de leur séparation, les fiancés restèrent en relation. A plusieurs reprises, le jeune pasteur reparut au pays. On se revit, et l'on se quitta.

La période cruciale du roman d'Alphonse et de Cécile approche. Alphonse Bandelier est revenu une fois encore au pays en 1827. Il ne sait pas s'il reprendra ses fonctions à Gênes ou s'il acceptera le poste de diacre du Jura qui lui est offert. Tout dépend de la démarche qu'il a résolu de faire auprès du père de Cécile.

Il a fait sa demande. Cécile a pris le courage d'exposer à son père ses sentiments et ses vœux. Sa mère, elle aussi, en présence du mutisme de son mari, aborde la question au cours d'un voyage en voiture à Bienne. Que sortira-t-il de ces graves entretiens ? Quelle sera la décision du maître des destinées de trois êtres torturés par l'inquiétude ?

La réponse du Doyen sera négative. On s'est demandé longtemps quelles pouvaient être ses raisons de s'opposer à la réalisation des vœux ardents d'une fille qu'il chérissait pourtant profondément. Il s'en

était ouvert à son frère ; nous ne possédons pas sa lettre, mais dans sa réponse du 17 août 1828, François Morel révèle le fond du débat :

Je ne connais pas Monsieur Bandelier, ou je n'ai fait que l'entrevoir. Mais quelles que puissent être ses qualités personnelles, je ne croyais pas que ma nièce pût consentir à descendre jusqu'à lui. J'appelle descendre se faire membre d'une famille dont les sentiments et les habitudes morales, nécessairement empreintes des occasions ordinaires de la vie, contrastent avec toutes celles qui, dès l'enfance, ont contribué à nous façonner.

Je sais qu'on n'épouse pas les parents de son mari. Mais les relations qui s'établissent sont tellement étroites et obligatoires qu'elles peuvent faire beaucoup souffrir. Qu'on ne dise pas que ceci est de la fierté, un sot orgueil ; c'est tout simplement le désir légitime de s'assortir sous les rapports des besoins du cœur et de l'intelligence.

On ne peut nier la valeur des arguments qui avaient été avancés par le trop raisonnable Doyen, mais en dépit de l'opinion de son frère, il n'en est pas moins vrai que des sentiments peu avouables entraient en jeu : la famille Morel avait conscience de sa valeur, de ses honorables traditions, et le prétendant de Cécile apparaissait quelque peu comme un parvenu, un simple paysan de village.

Dans une seconde lettre, datée du 14 septembre 1828, François Morel revient sur la question :

C'est avec peine que je touche encore le chapitre de ma nièce. Cela me fait de la peine de penser qu'elle peut être dans le cas, ou de ne pas faire un mariage sortable, ou de faire violence à ses affections favorites. Je la voudrais heureuse comme elle en est digne, je vous voudrais tous contents, et je ne sais comment aider à la chose.

Au milieu de tout cela je suis obligé de prononcer qu'à mon sens un homme qui aime à briller son extérieur par des colifichets, et qui aime d'un autre côté trop ses aises, est nécessairement fat et égoïste, et qu'il ne pourra faire le bonheur d'une femme sensible et aimante, ni satisfaire aux besoins de son cœur...

Que de raisons, bonnes ou mauvaises, que de jugements hasardés, que de suppositions gratuites dans toute cette argumentation ! N'éprouve-t-on pas le sentiment qu'on a cherché à accumuler les raisons pour tranquilliser une conscience troublée ?

Quoi qu'il en soit, la main de Cécile fut refusée à un homme profondément épris, pour des jugements de valeur portés sur son caractère apparent. Étonnante intervention des augures, dans une question dont, au fond, ils n'étaient pas juges !

On pourrait avancer qu'un refus n'est pas un acte définitif. C'est bien ce que pensèrent Cécile et sa mère, qui s'étonnèrent de voir

Bandelier accepter sa défaite, retourner à Gênes, et rester des mois, parfois même des années, sans plus donner de ses nouvelles. Dans son orgueil blessé, n'avait-il pas écrit au Doyen ces mots, qui atteignirent Cécile au plus profond de son être :

C'est d'ailleurs une affaire finie, et de laquelle, si vous le voulez bien, il ne sera plus question.

Une lettre que Bandelier écrira bien plus tard à Cécile, le 10 avril 1839, éclaire d'un jour nouveau les circonstances de cette douloureuse époque :

Vous condamnez absolument ma conduite en 1828 et dans les années qui suivirent... Il y a deux manières de prendre une douleur telle que celle que m'apporta le refus que j'essuyai à cette époque : l'une est de s'y abandonner, sans rien dissimuler, sans chercher à se faire aucune illusion sur toute l'étendue de sa peine ; l'autre, de se roidir en quelque sorte, de nourrir l'amertume et l'humiliation qu'un homme ressent toujours dans un cas semblable, pour combattre une douleur par l'autre, et de cautériser, si je puis parler ainsi, la blessure qu'on a reçue. Je ne dis pas que ce soit le moyen le plus raisonnable et le plus vertueux, hélas non, j'en ai fait l'expérience. Mais c'est le parti qui s'accorde le mieux avec le caractère d'un homme, avec les nécessités de sa condition. Il ne peut pas languir ; il faut qu'il agisse, il faut, quand il est abattu, qu'il se redresse, et qu'il fasse servir sa faiblesse même à se donner une certaine force, une énergie artificielle, et indispensable à l'exercice même matériel de sa profession. Je dis tout ceci en regard de moi-même, et de tous ceux en qui un sentiment aussi pur, aussi noble, un amour aussi ardent que celui que vous m'aviez inspiré, est froidement, dédaigneusement repoussé et froissé.

Vous savez dans quels termes votre père refusa ; il alléguait ce qu'il y avait de plus injuste et de plus dur à me dire : mon peu de fortune, le peu de considération de ma famille, mon peu de moyens de vous procurer une existence comme il était en droit de l'exiger de celui qui aspirait à l'honneur de votre alliance. Vous m'avez dit bien des fois que vous ne pouviez pas vous expliquer que j'eusse été blessé et irrité aussi vivement que j'avais paru l'être. Votre excellente mère trouvait même que je devais être flatté de ce qu'il n'y avait rien de personnel dans les motifs de ce refus. Je ne sais pas s'il y a assez de philosophie dans le cœur d'une femme pour prendre les choses de cette manière. Mais croyez-moi, Cécile, un homme qui n'est point dégradé ne s'isole jamais de sa position, comme elle lui a été donnée et comme il cherche à se la faire ; et des choses pareilles à celles qui me furent reprochées font un terrible ravage dans le cœur d'un jeune homme qui a quelque élévation, quelque ambition de bien faire, et de se placer honorablement parmi les égaux...

Il y avait de l'ombrage, sinon de l'orgueil dans la nature de Bandelier.

D'autre part, les amoureux furent parfois desservis par leur entourage, en particulier par une grande amie de la famille Morel, Madame la Baillive de May. Elle se complaisait à jeter le trouble dans l'esprit d'Alphonse, en mettant en doute la faculté de Cécile de le rendre heureux.

De son côté, Bandelier, troublé, désespéré, envenima une situation si critique en affichant — voulait-il susciter un sentiment de jalousie dans le cœur de Cécile ? — ses relations avec des femmes de haute naissance, en particulier une certaine Dame Paoli, riche et belle Gênoise, qu'il eut l'impudence de présenter à Cécile !

Quant à Madame Morel, après quelques hésitations, elle avait pris résolument le parti de sa fille. Mais il doit être difficile à une mère de prendre parti sans passion, dans de telles circonstances, et Alphonse eut parfois l'impression qu'elle s'immisçait par trop dans la vie sentimentale de sa fille, qu'elle était trop « entre eux » : il lui en fit un jour cruellement la remarque.

Les années qui suivirent furent pour Cécile des années de profonde amertume, entremêlées de lueurs d'espoir. Son amour demeure vivant en elle. A plusieurs reprises, elle le proclame dans ses lettres au fiancé perdu :

Oh ! mon bien aimé, mon cher Alphonse, j'aurais encore tant de choses à vous dire, de choses que vous savez déjà, mais qui néanmoins me pèsent.

Vous me dites que je dois me marier. Ecoutez. Vous avez toute mon affection. Je verrais avec dégoût, avec une antipathie que je ne puis promettre de vaincre, approcher de moi tout homme qui voudrait se faire aimer. M'unir à lui me semblerait un crime...

Mon cher Alphonse, c'est vous qui êtes ma force. Que n'avez-vous pas été dans ma vie, que n'ai-je souffert et senti par vous, pourrez-vous jamais le comprendre ? Votre silence m'a fait comprendre le désespoir, et ce complet dégoût de la vie qui serait devenu une idée fixe, sans l'angélique bonté de ma mère. Ma mère, trésor d'amour, miracle de bonté...

Elle souffre indiciblement des silences prolongés, des froideurs d'Alphonse, mais d'autre part elle ne veut pas cesser d'espérer, de croire en lui, de l'estimer, de l'encourager :

Mon cher Alphonse, oui, vous êtes vertueux, je suis fière des victoires que vous remportez sur vous-même ; c'est le triomphe du bien, c'est ma gloire en moi, car je m'estime en vous...

Ne me demandez pas pourquoi je vous écris sans cesse. Ne me demandez rien, car je ne saurais que vous répondre. Je viens à vous



Isabelle Morel de Géliou

comme j'allais à ma mère, avec mon cœur, mon âme, et toutes mes pensées. Je vous parle pour le bonheur de vous parler, vous êtes sans cesse présent à mes pensées, associé à tous mes sentiments, et ceux qui vous appartiennent en propre ont dominé ma vie...

La maladie grave qui mine lentement ma vie, tout en me rendant plus sensible aux procédés dont je suis l'objet, élève cependant mon âme au-dessus des susceptibilités ordinaires. Je vous écris sans me faire illusion, sans avoir l'espérance qui me serait pourtant douce que mes réflexions influent en rien sur vos déterminations...

Torturée par le chagrin de son cœur irrémédiablement déçu, Cécile Morel sera frappée dans ses plus chères affections. Il lui arrive de douter de l'attachement de son propre père, qui, la voyant souffrir, conscient de ses responsabilités, éprouve en sa présence de la gêne, qui ressemble étrangement à de l'indifférence. Ses frères lui occasionnent l'un et l'autre de graves soucis, Jules en particulier, que le penchant pour les boissons alcooliques entraînera peu à peu à l'abîme.

Restait à Cécile l'appui consolant de sa mère. Mais les malheurs domestiques avaient douloureusement atteint madame Morel. La maladie de Jules acheva d'ébranler sa santé. En dépit de fréquents séjours à la montagne, principalement à la ferme de la Goguelisse, qu'elle affectionnait particulièrement, elle dépérit rapidement et mourut en 1834 des suites de l'ablation d'un sein cancéreux.

Cécile touche maintenant le fond de l'abîme de douleur dans lequel elle a peu à peu glissé. Où trouverait-elle la force de lutter

encore, d'espérer ? Sollicitée par un riche négociant de Neuchâtel, Alfred Borel, elle se résout à faire un mariage de raison. Au reste, n'a-t-elle pas appris la nouvelle du mariage d'Alphonse Bandelier ? Elle lui écrit le 4 décembre 1834 :

L'affection que j'ai vouée à mes frères, et qui depuis la mort de ma mère a pris un caractère quasi maternel, sera désormais le seul bien qui puisse jeter quelque intérêt sur ma triste vie. Durant cette dernière année, j'ai bu jusqu'à la lie dans la coupe amère des douleurs. Mais la précieuse certitude qu'un jour d'agonie et de mort se lèvera aussi pour moi, un jour qui me réunira au seul être qui m'ait aimée sur la terre, soutient mon cœur et me donne la force d'aller en avant. Oh ! qu'elles sont profondes et mystérieuses les voies de la Providence !

A ces peines de douloureuse mémoire vont succéder pour vous des jours de pure joie et de bonheur durable. Soyez persuadé, Monsieur, que nul ne prendra une part plus vive à votre prochain mariage que celle qui n'a cessé de demander à Dieu votre bonheur comme une compensation aux nombreux malheurs de sa vie.

Le mariage de Cécile, lui aussi, est résolu. Les bans sont publiés, les invitations expédiées. Son père, en session à Delémont, lui fait part des pensées qui l'agitent en date du 13 novembre 1835 :

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis dit avec amertume : Que ferons-nous quand tu ne seras plus là ? Tu soignes si bien toute chose, je pouvais si bien me reposer sur toi de toutes les affaires du ménage. Tu donnais de la vie à la maison, et tu en étais l'ornement. Ce sera donc pour moi le plus grand vide que me causera ton absence. Toi-même, je le sens, tu ne quitteras qu'avec peine ces lieux qui t'ont vue naître et où se rattachent presque tous tes souvenirs.

Je redoute le moment de notre séparation. Mais au moins ce qui me rassure, c'est que tu trouveras une famille : tu seras tout près de celle de ta bonne et excellente mère défunte. Tu seras à une petite distance de l'un de tes frères qui t'aime tendrement. (Charles, médecin à Fleurier). Il n'y a que moi qui dans tout ceci perdrai le plus. Eh bien, ton sort futur et ta destinée me font ici une loi de m'y résoudre.

Je te l'ai déjà dit : tu es faite pour le bonheur d'un époux. Tu mérites de goûter les joies de la maternité... Mes pensées seront toujours avec toi, et si, comme la plante qui se détache de la souche, et qui prend racine sur son propre fond, tu quittes le tronc paternel, ce ne sera pas pour lui devenir étrangère. Nos cœurs resteront unis.

C'est encore à Alphonse que Cécile exposera les raisons de ce mariage :

1. *Parce qu'épousant un homme riche, je pensais toujours pouvoir payer mes dettes, et que celles-ci me rongeaient quand j'étais malade.*

2. *Parce qu'il me paraît impossible de continuer ma vie ici, sans ma mère, dont la tendresse me soutenait et me consolait.*

3. *Parce qu'il me paraît heureux et convenable d'habiter un autre pays que vous.*

Raisons toutes péremptoires : mais Cécile Morel ne saurait faire un mariage de raison, et elle rompit à l'ultime moment, alors que déjà ses invités avaient apprêté bonnets brodés et souliers dorés !

Alphonse Bandelier est maintenant pasteur de la paroisse de Saint-Imier. A ce titre, il tenta d'arracher à sa passion le pauvre Jules, en le prenant à son foyer. Cette délicate attention devait lui attirer la reconnaissance du Doyen et celle de Cécile, qu'elle lui exprima avec une tendre douceur.

La vie reprit au triste foyer des Morel. Cécile poursuivit avec une courageuse résignation ce qu'elle considérait maintenant comme sa mission maternelle.

Elle sera d'abord la confidente et le bras droit de son père. Pasteur de la grande paroisse de Corgémont, qui comprenait aussi les villages de Cortébert et de Sonceboz, doyen des paroisses protestantes du Jura, il jouait en outre un rôle politique de premier plan. Il fut un des membres les plus influents de la Constituante qui donna au canton de Berne sa première constitution démocratique, après la révolution de 1830. Il déployait par ailleurs une activité littéraire considérable ; citons son « Abrégé d'histoire et de statistique du ci-devant Evêché de Bâle », publié en 1813, qui demeure un des monuments de l'histoire jurassienne. Membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, il était en relations avec de nombreuses personnalités de son temps, en particulier avec Neuhaus, Stockmar, Vautrey, qui ont fait de nombreux séjours à la cure de Corgémont. Il était souvent absent, parcourant à cheval les routes du pays. Il appartenait maintenant à sa fille de recevoir les hôtes de la maison, de tenir son père au courant de sa correspondance, des affaires de la paroisse. Si elle souffrit parfois de sa rudesse extérieure, s'il ne sut pas, ou ne voulut pas comprendre les élans de son cœur, du moins eut-elle la satisfaction d'être admise dans le secret de sa pensée, et de tenir honorablement à ses côtés la place qu'avait dû abandonner si tôt une épouse excellemment préparée au rôle difficile de compagne d'un homme aux occupations multiples. Une lettre qu'elle lui écrivit le 4 mai 1840 — alors qu'il faisait un séjour en Provence — révèle le caractère de ses relations spirituelles avec lui :

Il y a huit jours que tu es parti, mon cher père. Cette semaine m'a paru bien longue. Tandis que tu parcours cette belle France, tou-



Charles-Ferdinand Morel, Doyen de la Classe du Jura

jours intéressante par le degré de sa civilisation, par les souvenirs qui nous rattachent à elle, car enfin nous avons contribué autrefois à son agrandissement, et quelque peu à sa gloire, moi je reste dans mon ornière habituelle.

Il est arrivé vendredi soir une lettre de Monsieur Stockmar, datée de la Chaux-de-Fonds. Je l'ai ouverte. Il te demandait une entrevue, te disant qu'il serait quelques jours éloigné de Porrentruy pour éviter une guerre civile. Il paraît fort irrité de la manière dont le Gouvernement traite les gens de son parti, et il terminait en disant qu'il te donnerait des détails de bouche. Je lui ai répondu de suite que huit jours plus tôt votre entrevue aurait été facile, et je lui ai donné ton adresse, en cas que ses communications fussent importantes et ne souffrissent pas de retard...

Cécile Morel remplaça également sa mère auprès de Jules et de Charles, les fils du Doyen. Tous les deux, après de premières études brillantes, avaient embrassé la carrière médicale. Son rôle de grande sœur ne fut pas toujours aisé. Il lui fallait recevoir les confidences de ses frères, qui hésitaient parfois à s'en ouvrir à leur père. Lorsqu'ils se trouvaient gênés financièrement, c'était elle qui, de ses modestes deniers, leur venait en aide, elle encore qui les encourageait, cherchait au besoin à les remettre sur le bon chemin lorsqu'ils s'étaient laissé entraîner par les tentations des grandes villes où ils étudiaient : Paris, Strasbourg, Heidelberg. Les lettres qu'ils ne cessèrent d'envoyer à leur sœur sont empreintes de sentiments affectueux et reconnaissants. Charles lui écrit de Strasbourg le 11 mai 1831, en apprenant qu'elle avait été gravement malade :

Ma pauvre Cécile, combien je suis affligé de la nouvelle maladie dont tu as été atteinte. Faut-il donc que tu sois toujours en proie à quelque douleur, toi qui mérites tant d'être heureuse ! Si tu penses souvent à moi, crois que de mon côté il n'y a pas moins d'affection et de tendresse. Je voudrais te savoir heureuse, jouissant de la santé. Jusque-là il manquera toujours quelque chose à mon cœur.

Quant à Jules, doué des sentiments les plus délicats pour sa sœur, il devait pourtant lui faire éprouver les plus cruelles douleurs. Aide-chirurgien-major au Régiment des Gardes suisses à Paris, il avait pris le goût des boissons alcooliques et il devait mourir lamentablement à 35 ans, après plusieurs crises de délire, voire d'aliénation mentale. N'est-elle pas touchante, cette lettre qu'il lui écrivait de Paris le 16 juin 1826 :

J'ai gagné un peu d'argent en traduisant quelques articles de journaux allemands que j'ai fait insérer dans les journaux de médecine de Paris, et je t'ai acheté un chapeau en gros de Naples. Je n'aurais pas pu faire un meilleur emploi de cet argent : le plaisir que j'éprouve à te procurer quelque agrément est la plus douce récompense de mes petits travaux.

Je crains que ce chapeau n'aille pas exactement à ta tête, mais la marchande de mode m'a assuré qu'on pouvait facilement le faire élargir ou rétrécir.

Je crains encore de n'avoir pas eu bon goût, car je n'ai consulté personne. Seulement, j'ai prié une demoiselle de magasin de l'essayer, et quoique elle fût loin d'être aussi jolie que toi, il lui allait très bien, ce qui me fait espérer, ma chère amie, qu'il t'ira parfaitement.

Comment ce frère, animé d'attentions si délicates, pourra-t-il, dans les heures obscurcies par sa déplorable passion, en arriver aux pires violences ? Quelques mois avant sa mort, alors qu'il était médecin à Saint-Imier, il est sans argent :

Nous sommes à la Saint-Martin, et je n'ai pas de quoi payer ce que je dois. J'ai peu gagné pendant l'été, par la raison qu'il y a peu de malades. Je ne gagne plus guère à présent, quoique j'aie plus de malades à traiter ; ils sont presque tous indigents. Si tu avais quelques louis à me prêter, tu me rendrais service.

Une fois de plus, sans doute, Cécile s'exécuta. Pourtant, elle n'hésitait pas à adresser parfois des exhortations à son malheureux frère, dont il faisait, hélas ! peu de cas :

Ma chère sœur, ta lettre m'a coupé l'appétit, parce qu'elle est trop injuste. Je suis bien aise que tu sois convalescente, et si j'ai une occasion, je t'enverrai mon linge sale.

Quant à moi, j'ai un érysypèle et un abcès près du genou gauche, dont il sort une assez grande quantité de pus. Je ne puis marcher ; quand je sors de mon lit, je saute sur une jambe. Pourtant je suis moins mal que je n'ai été.

Tu me forces à te dire toute ma pensée sur tes mercuriales. Non, je ne mentais pas, quand je disais à la « Goguelisse » que je voulais bien me conduire. Je sais que toutes les apparences sont contre moi, mais en réalité, ma conduite n'est pas mauvaise, c'est moi qui te le dis. C'est à Dieu de juger avant tout, et ma conscience me rend bon témoignage. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'ils n'ont rien à se reprocher. Nous sommes tous pécheurs à différents degrés. Je demande de toi, ma chère sœur, de l'affection et de l'amitié. Tes lettres me sont toujours précieuses, mais je te le déclare, si tu y mets encore de la morale, elles auront le sort de quelques autres que j'ai jetées au feu : les tiennes y passeraient aussi.

On imagine le désespoir de Cécile en présence de cet entêtement d'ivrogne, et celui qu'elle dut éprouver, le jour de Noël 1839, lorsque parvint à la cure de Corgémont la nouvelle de la mort de Jules, que l'on avait trouvé gelé sur le talus de la route qui conduit de Villeret à Saint-Imier !

Ainsi s'écoule l'existence solitaire de Cécile Morel. Partagée entre ses nombreuses occupations, une sollicitude constante pour les siens, et les soucis de sa santé, ébranlée autant par le chagrin que par les maladies successives que les médecins étaient impuissants à déterminer, elle approche de la quarantaine. Enfuies, les envolées de ses vingt ans ; renfermé au plus profond d'elle-même, le rêve d'aimer et d'être aimée ; évanouie, son aspiration aux joies essentielles de la maternité...

Au reste, son père septuagénaire n'a-t-il pas un besoin pressant de sa présence ? Le sort en est jeté : elle demeurera solitaire aux lieux de sa naissance, avec le souvenir de l'amour triomphant de sa jeu-

nesse, si cruellement déçu par le seul homme qu'elle eût aimé : Alphonse Bandelier.

Et pourtant, le miracle s'accomplit !

Alphonse Bandelier ne s'était pas marié en 1834, alors que déjà il avait reçu les félicitations et les vœux de Cécile. Pour tous deux, il n'était qu'une union possible : celle qu'ils avaient résolue à l'aube de leur jeunesse.

Les deux jeunes gens ne s'étaient guère revus depuis la cruelle séparation de 1828. Ils avaient quelque peu correspondu, à l'insu du père de Cécile. Ils avaient paru se rapprocher à plusieurs reprises, mais la blessure était trop profonde de part et d'autre, et trop de malentendus s'étaient peu à peu glissés entre eux.

Pourtant, la flamme couvait sous la cendre. Alphonse s'efforçait de la ranimer, mais il se heurtait constamment aux douloureuses hésitations de Cécile. Il fit une ultime tentative au printemps 1839 et lui écrivit de longues lettres empreintes des sentiments les plus touchants. Il retourna dans cette demeure de Corgémont, où l'attachaient tant de souvenirs :

22 mars 1839. O si je pouvais vous dire tout ce que j'éprouvai, lorsque, arrivé chez vous sous le poids de la plus accablante prévention, que vous n'aimiez plus à me voir, je vous entendis d'une voix si douce me dire des choses que je ne saurais peut-être me rappeler parce que je n'avais d'attention que pour un sentiment qui se révélait comme malgré lui, des choses de simple conversation sans doute, mais dans lesquelles il y avait de l'affection ! Il y en avait dans le ton, dans la manière, dans votre regard, et par ce geste par lequel vous voulûtes bien m'exprimer comme un regret de mon départ. Que le bon Dieu vous rende tout le bien que vous me fîtes, ma chère Cécile ! Je revins chez moi (rappelons qu'il était alors pasteur de la paroisse de Saint-Imier) heureux, gai et bon plus qu'à l'ordinaire. Il me sembla que mon cheval était plus gentil encore et marchait mieux, que le chemin était plus agréable...

Si j'ose m'en rapporter à la foi que vous m'avez rendue, peut-être sans y songer vous-même, il faut, ma chère amie, que nous nous unissions... Vous n'êtes pas heureuse, et je ne le suis pas non plus. J'ai eu beau me raidir, et mettre un soin cruel à entretenir ma susceptibilité ; je ne suis pas parvenu à étouffer le vœu de vous appartenir et de vous appeler mon épouse...

A cette époque, Cécile s'était enfin résignée à épouser son cousin Ferdinand Morel qui pouvait du moins lui assurer une vieille amitié, jointe à « une affection douce et calme ». Allait-elle renoncer à cette paisible perspective pour revenir aux tourments d'amour qui la torturaient depuis vingt ans ? Sa raison semble l'avoir emporté

définitivement sur son cœur. Mais les accents passionnés d'Alphonse n'allaient-ils pas toucher encore le cœur de Cécile ? Le 28 avril 1839 il lui écrit :

Vous me dites : « Vous êtes le maître de me retirer votre affection, vous ne l'êtes pas de me retirer votre estime ». Eh bien ! écoutez, Cécile, car je ne cesserai pas de vous considérer comme mon bien, mon trésor : même quand je devrais peut-être ne plus vous le dire, personne n'a été placée plus haut que vous dans mon estime, et je suis si éloigné de songer à vous disputer cette place, que l'estime seule me ramènerait toujours à vous, si même un sentiment plus puissant ne m'y entraînait pas. Annoncez-moi que vos engagements n'existent plus, et je vous offre de nouveau ma main et mon amour. Et quant à mon affection, croyez bien, Cécile, qu'un amour qui date presque de mon enfance, et qui a traversé les plus belles et les plus orageuses années de ma vie, n'est pas un sentiment qu'on donne et qu'on reprenne comme une amitié d'hier.

Et puis, écoutez encore une chose que je ne vous dirais pas, si vos interminables doutes ne me poussaient à bout : il est un bonheur, oh ! avec toi, Cécile, ç'aurait été une sainte volupté, que j'ai rêvé et que je rêve encore... Quand mon pauvre cœur, dans ses moments d'illusion, croit encore se répandre, se confondre dans celui d'une bien-aimée, c'est toi dont la douce image est devant mes yeux, c'est toi que je crois presser dans mes bras. Pardon de cet aveu, tu connais maintenant ma faiblesse.

Le débat se poursuivait encore au printemps 1840. Cécile écrivait à son ami retrouvé le 14 mai :

Vous m'avez demandé, mon ami, si j'avais cessé de croire à votre affection. J'étais, je dois vous le dire, sous l'irrésistible influence des charmes de votre personne. J'étais heureuse, et je ne pouvais me résoudre à revenir sur d'aussi amers souvenirs.

Maintenant que j'y réfléchis, je crois pouvoir vous dire que non seulement je l'ai cru, mais que j'en ai été persuadée. Il était impossible que vous fussiez devenu méchant, il était impossible, dis-je, que je m'expliquasse autrement les procédés dont je fus si longtemps l'objet.

O mon ami, s'il en eût été autrement, si j'avais pu croire à votre attachement, me serais-je sentie si isolée le jour où je fermai les yeux de ma mère ? Aurais-je dit oui, à un Borel !

Plus tard, lorsque de nouvelles douleurs semblèrent compromettre mon présent et mon avenir, lorsque je sentis plus fortement le besoin d'un appui, en aurais-je accepté un autre que vous ?

Les nuages se dissipèrent peu à peu, et la lettre suivante à Cécile, du 31 août 1841, montre que l'union des deux cœurs est définitivement scellée :

J'étais allé chez vous il y a quelques jours avec la résolution bien arrêtée de vous entretenir encore une fois d'un projet qui depuis longtemps est la grande pensée de ma vie. Je voulais vous en parler avec calme et réflexion, comme il convient à un homme qui se rend compte clairement de ses sentiments et de ses circonstances. Et sans trop me rappeler ce que je vous dis durant les quelques instants que je pus vous voir seule, je crois que je ne vous parlai que de ce qu'il était le moins nécessaire de vous dire.

Je sens, chère Cécile, que je devrais d'abord vous parler du passé, que je vous dois bien des explications à ce sujet. Mais à peine puis-je me l'expliquer à moi-même d'une manière satisfaisante. Je voudrais, au lieu d'en réveiller le souvenir, pouvoir l'effacer entièrement de votre âme par les soins les plus tendres, les plus dévoués. Qu'il me suffise de vous assurer que si tant de choses se sont interposées entre nous, mon cœur m'a toujours ramené à vous. Que si, dans des moments où je désespérais de voir se réaliser le vœu le plus cher de ma vie, j'ai pu concevoir la pensée d'un autre établissement, en former le projet même, je me suis toujours détaché de cette pensée du moment qu'elle pouvait prendre le caractère d'un engagement avec un sentiment de frayeur, et comme d'une espèce de crime. Enfin que si je ne vous offre plus les avantages, les dons de la jeunesse, je vous offre les sentiments d'une estime plus profonde encore, et un attachement plus religieux qu'on ne peut l'avoir dans le premier âge. J'ai l'intime conviction que vous êtes la compagne que le Ciel, dans sa bonté, m'a destinée. Je crois que Dieu a disposé de vous et de moi, et que nous ne devons pas en disposer autrement, de sorte que je fais véritablement un acte de foi, en même temps que j'obéis aux inspirations les plus vives de mon cœur, en venant vous demander de consentir enfin à unir votre destinée à la mienne...

Le pasteur Bandelier a prévu toutes les objections : la santé chancelante de Cécile, l'isolement dans lequel elle laissera son vieux père ; de Saint-Imier, elle pourra retourner souvent à Corgémont, et la tenue d'un petit ménage sera bien plus aisée que celle de la grande maison Morel. Il termine sa lettre par des expressions qui montrent que l'amour n'a pas d'âge :

J'attends votre réponse avec un sentiment d'anxiété. Je passerai demain à Corgémont sans oser encore aller vous la demander. De grâce, chère Cécile, ne me la faites pas attendre trop longtemps ! Dieu veuille qu'elle soit favorable, et qu'il veuille être avec nous et pour nous !

La réponse ne se fit pas attendre longtemps : trois jours après, Cécile laissait entendre que l'accord était enfin réalisé :

Votre lettre a été lue et relue. On m'a dit de vous les choses les plus aimables, les plus douces à entendre. Je les recueillis avec dévotion.

La conclusion du roman est proche. Écoutons encore Cécile, dans ses stances au fiancé retrouvé :

O que je vous bénis de venir, en m'attirant jusqu'à vous, mettre de l'huile sur mes plaies ! Vous voulez encore me faire sourire à la vie qui fut si cruelle pour moi. Vous voulez être mon bon ange. Dieu veuille me donner assez de forces pour que vous ne vous en repentiez jamais. (17 janvier 1842).

Je viens de passer une mauvaise nuit. J'ai fait des réflexions toutes nouvelles sur le mariage. J'ai trouvé admirable d'être unie à un être semblable à moi, pourtant si éminemment supérieur. Cette intelligence plus développée, plus capable de s'élever à de hautes conceptions, et qui peut influencer d'une manière si salutaire à la direction de la mienne. Cette force, ce courage, qui suppléent à notre faiblesse et qui nous viennent en aide à chaque instant. Cette protection qu'il nous est permis de réclamer. Cette assimilation de tous les intérêts, de tous les devoirs. Ce lien si étroit, si unique de la vie, et que la mort seule doit rompre.

Je me suis dit : l'institution est belle de sa nature. Le mal ne peut venir que de nous-mêmes. Les rêves de notre imagination peuvent contribuer au mal plus que toutes les autres dispositions. Soyons simples et droits. Moi, par exemple, puis-je ne pas voir et bénir la main de la Providence qui me ramène à vous après tant de douleurs ? Puis-je ne pas remercier Dieu, quand je sens au fond de mon âme qu'auprès de vous, sous votre direction, ma foi deviendra plus ferme, mes principes plus éclairés, que nous tendrons au même but par les mêmes efforts sincèrement soutenus, que vous serez mon chef, mon guide, mon appui, non pas seulement parce que l'intérêt du mariage le dit ainsi, mais surtout parce que je vous donne ma confiance, ma profonde estime, et que je veux mon âme fille de la vôtre.

La fin de cette lettre est illuminée de cet humour dont Cécile n'avait jamais perdu le secret :

Je vous avoue avoir bien souci des découvertes que vous allez faire... Je me fais un grand plaisir, certainement, de notre voyage de noce : mais attendez-vous à me voir passer un ou deux jours au lit, dans quelque auberge !

Le mariage sera célébré à l'église de Corgémont :

Je tiens au temple de Corgémont, comme on tient au clocher de son village. C'est là que je fus baptisée par mon arrière-grand-père

Frêne. C'est là que j'ai ratifié le vœu de mon baptême, avec le vague pressentiment des douleurs qui m'attendaient dans la vie. C'est là que ma pauvre mère fit monter tant de prières pour mon bonheur. C'est tout près de là que repose mon infortuné frère, et puis c'est là que vous me déposerez quand vous m'aurez fermé les yeux. Oui, c'est là que je veux vous jurer fidélité et obéissance ; ailleurs, je vous le promettrais bien d'aussi bon cœur, mais j'aime mieux que ce soit là.

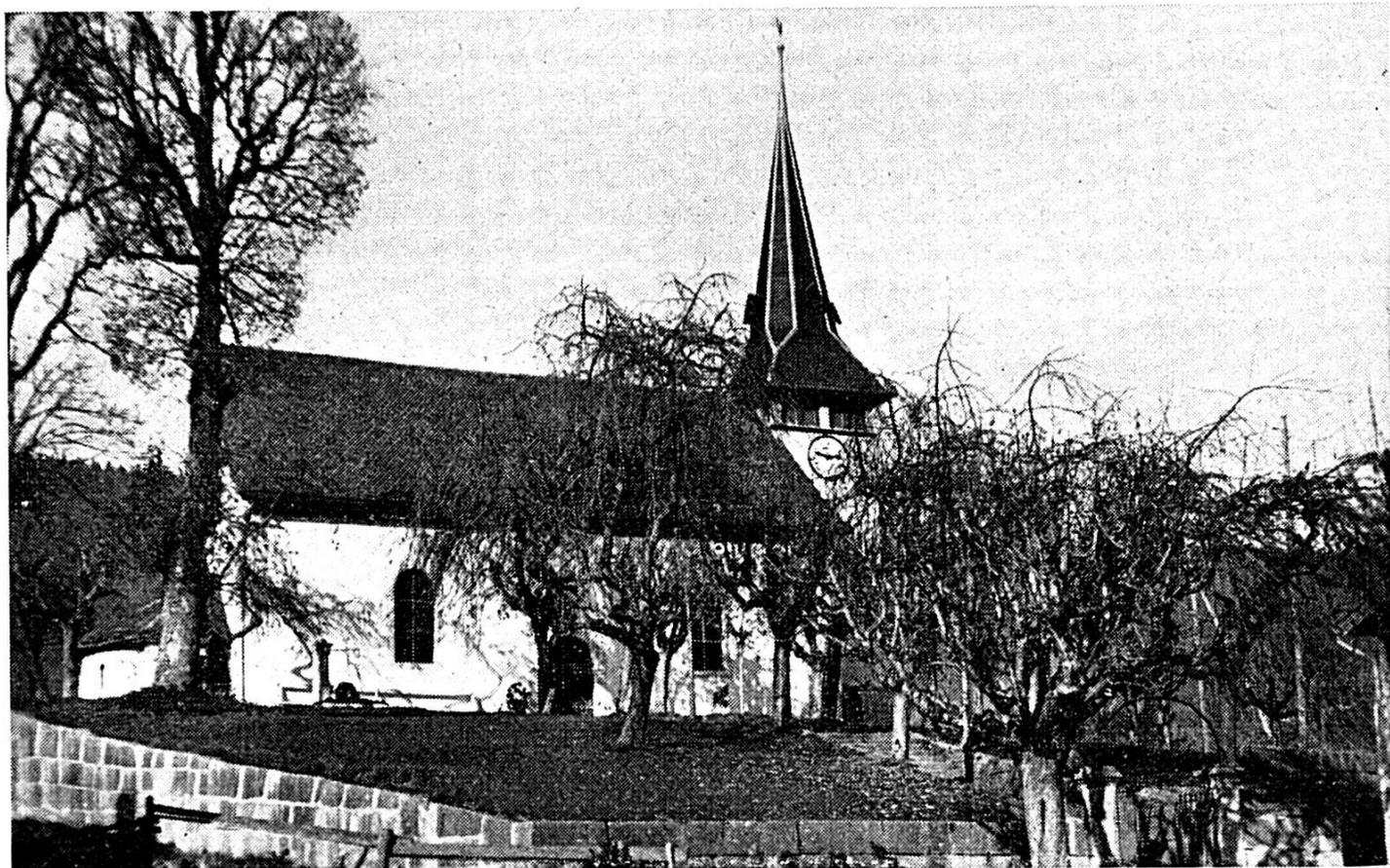
Si Alphonse regrettait de ne plus pouvoir offrir à Cécile les dons de la jeunesse, Cécile, de son côté, ne dissimulait pas ses défauts :

Vous m'avez dit une fois : « Je ne veux pas de demi-alliance avec vous ». Je le veux aussi. Mais connaissez-vous tous mes défauts ?

Je suis un peu, beaucoup bête : il faut tout me dire, comme à un enfant.

Je suis un peu, beaucoup la fille de mon père : je m'irrite et je brusque, en me condamnant moi-même. C'est la nature de la bête.

Mais vous pouvez tellement compter sur mon ardent désir de vous être agréable, que lorsque j'aurai le malheur de vous heurter, je vous supplie d'être assez bon pour me le dire.



Corgémont, l'église

La dernière lettre est datée du 17 avril 1842 :

Je ne vous verrai plus avant le grand jour. Ma prière, non pas de tous les jours, mais de tous les instants, c'est que Dieu m'accorde la grâce de posséder votre confiance.

Le mariage fut célébré le 26 avril 1842 et le voyage de noce se fit dans la vallée du Rhin : l'histoire ne dit pas si la jeune épouse passa « un ou deux jours au lit, dans quelque auberge ! »

Ce mariage « in extremis », en dépit des augures, fut très heureux pendant de nombreuses années, jusqu'au jour où Alphonse Bandelier — devenu entre temps Conseiller d'Etat, puis Conseiller municipal de la ville de Berne — fut brusquement enlevé à sa famille, à l'âge de soixante ans.

Cécile demeura seule avec un fils richement doué, qui fit de brillantes études de droit et devint Chancelier de la ville de Berne. Elle vécut jusqu'en 1872, partageant son temps entre la capitale et son cher Corgémont, où elle repose auprès de son église, comme elle en avait manifesté le désir. Son attachement à son village natal était passionné : son cousin Alfred, de Provence, qui avait tenu à faire visiter la Suisse à sa femme en 1854, écrivait à ce sujet à sa sœur Lydie :

Cécile n'a pas semblé avoir beaucoup vieilli depuis son voyage de Provence en 1822. Elle est bonne et excellente, mais elle a l'idolâtrie de Corgémont ! C'est un délire, un amour violent. Quant à moi, je trouve qu'une journée passée à Corgémont est plus que suffisante !

Lors de ses séjours fréquents chez son père, Cécile écrivait régulièrement à son mari des lettres dont voici quelques extraits :

J'ai le besoin irrésistible de communiquer toutes mes pensées à l'arbitre terrestre de mes destinées. Pendant ton séjour en Italie, pendant plus de huit ans, je t'écrivais tous les soirs. Le fardeau de ma vie me paraissait plus léger quand je t'en avais confié l'amertume, et si je pensais avoir mérité ton approbation, je me sentais suffisamment fortifiée dans l'avenir. (Septembre 1842.)

Quand j'ai parlé de retourner vendredi, mon père m'a dit : « Oh ! ton mari consentira bien à te laisser quelques jours de plus. Je le lui demanderai. » Et c'est ce qu'il fit, avec une vivacité qui t'a surpris comme moi.

Je te remercie, mon ami, de ta condescendance pour lui. Tu sais que tes bons procédés me vont au cœur, et je t'en tiens compte de toute mon âme. C'était de la gratitude que tu as vue dans mon regard, ce n'était pas l'envie de rester, car ma vie est en toi. Depuis que j'ose me livrer au sentiment le plus profond de ma vie, tu le vois, je digère, je dors, je vais, je viens, je suis dans mon état normal. Autrefois, tous les sentiments de mon âme se ressentaient de la lutte que



Cécile Bandelier-Morel

je soutenais contre mon pauvre cœur, et tout mon être se détériorait.

Oh ! qu'il fait bon être heureux ! Comme on devient facilement meilleur, comme on voudrait faire participer tout ce qui nous entoure à cette joie intérieure, à cette sérénité parfaite, à cette hymne de reconnaissance, à ce je ne sais quoi qui s'appelle : Alphonse, et que je porte partout avec moi. (2 décembre 1842.)

Enfin, le 22 novembre 1842, cette évocation d'une heure mémorable de sa vie :

Il y a aujourd'hui vingt et un ans que j'eus avec ma mère la conversation suivante, précisément à la place où je t'écris, où je suis seule, où je l'ai vue vivre, souffrir et mourir :

« Cécile, qu'as-tu ? — Rien, Maman. — Tu es si rouge. — C'est qu'il m'a embrassée. — Vraiment ? — Oui, en me donnant un petit bouquet, c'est le jour de Sainte Cécile. — Pauvre enfant, tu en es bien émue. — Oh ! à en prendre mal. Je l'ai senti du cœur jusqu'au bout des doigts. — Et que t'a-t-il dit ? — Rien. Il m'a prise par la taille, et il m'a embrassée. — C'est une époque de ta vie. Que Dieu te fasse la grâce d'être sage, et qu'il veuille vous unir. »

Je n'oublierai jamais ce 22 novembre. Si tu savais combien de souvenirs m'assaillent dans cette grande maison où je suis seule ! Toutes les femmes doivent avoir eu leur jour pareil, mais peut-être n'a-t-il

pas été donné à beaucoup d'entre elles d'en conserver un souvenir aussi pur et aussi constant. S'il plaît à Dieu, je le raconterai un jour à ma fille. Je ne lui dirai que le fait, elle y fera les commentaires.

* * *

Il m'a paru souhaitable de faire revivre la figure attachante de Cécile Morel. Jeune fille parée de toutes les grâces et des dons les plus rares, aimante et dévouée, collaboratrice distinguée de son père, confidente et soutien de ses frères, elle éprouvait un amour ardent pour son village de Corgémont, et pour sa patrie jurassienne. A l'exemple de son père, elle la voulait prospère et heureuse. Elle trouvait Bandelier « trop bernois », lorsqu'elle lui parlait de ses sentiments patriotiques en 1840 :

L'amour de la patrie ne se raisonne pas : c'est un culte, c'est une religion. Il m'est arrivé de penser que vous succéderiez à mon père dans ses affections pour le pays, dans ses capacités pour en traiter les affaires, et dans son constant désir de lui être utile. Je me suis trompée, vous n'en serez jamais le défenseur. Je déplore d'autant plus votre manière de voir que nos contrées si pauvres à tout égard, le sont surtout en hommes comme vous, si capables d'intéresser en leur faveur et de leur rendre du relief.

Cécile Morel avait hérité de sa mère de réels dons littéraires. Munie du seul bagage acquis dans sa famille, elle savait donner à ses moindres récits une tournure qui leur confère un charme indéniable.

Elle a beaucoup écrit : d'innombrables lettres à ses parents de partout, et particulièrement à celui qui devint finalement son époux. Certaines de ses lettres révèlent une profondeur de pensée et une harmonie qui les apparentent aux belles pages de la littérature française. En rappelant à Alphonse Bandelier une visite qu'elle fit avec lui à ses parents, elle lui écrivait ces lignes, particulièrement éloquentes (octobre 1828) :

J'ai vu votre mère. Je n'avais plus fait ce chemin de Pontenet depuis le jour où vous nous conduisîtes, Emilie et moi, chez vos parents. C'était au cours de l'hiver, tout était gai autour et dans la maison. J'avais gardé présent en ma pensée le souvenir de cette journée que la vue des mêmes lieux ranimait. Maintenant, tout était changé.

J'entrai avec précaution par la porte du jardin. Je ne rencontrai personne. J'entr'ouvris la porte de la chambre où nous avions dîné. Elle était déserte, mais je m'élançai vers votre portrait...

Je montai auprès de votre mère. Je la trouvai moins mal que je ne l'avais craint. Elle pleura en me voyant entrer, je fus à elle comme je pensais que vous y alliez vous-même, et je lui tenais les mains sans

interrompre ses larmes par aucune question : « Avez-vous de ses nouvelles ? — Non, mais je sais qu'il est bien arrivé. — Croyez-vous, je pensais qu'il était malade, puisqu'il n'écrit pas. » Je la rassurai de mon mieux, et je la quittai plus tranquille.

Par suite de circonstances regrettables, la plupart des écrits de Cécile Morel demeurent introuvables. A part sa correspondance, nous ne possédons d'elle que quelques pages d'une « Histoire polonaise », dont sa tante Dupasquier disait :

Tu devrais te procurer encore quelques histoires de ce genre, les rédiger avec ton charmant style, et les faire imprimer sous le titre : « Nouvelles polonaises ». Nul doute que cela ne procurât quelque bénéfice à tes malheureux amis.

Elle avait écrit le « Journal de la Goguelisse », la ferme de la Montagne de Cortébert, héritage du pasteur Frêne, et qui appartient ensuite à la famille de Géliou, qui venait y faire chaque année des séjours prolongés. Il y avait un clavecin dans la grange ; on y recevait, on y dansait, on y jouait la comédie. Comme on voudrait retrouver les pages que Cécile a consacrées à la belle ferme jurassienne où se déroulèrent tant de scènes mémorables !

Cécile Morel avait rédigé la biographie de ses parents : qu'il serait précieux de posséder l'hommage de Cécile à la mère qu'elle adorait, au père qu'elle estimait et comprenait mieux que personne ! Ces pages, comme les autres, ont été dispersées et sont peut-être perdues à jamais. Tant de richesses auraient sans doute acquis à Cécile Morel une notoriété comparable à celle de son père ou de sa mère.

Le souvenir de Cécile Morel mérite de survivre dans ce Corgémont qu'elle a tant aimé, dans ce Jura auquel elle avait voué un attachement généreux. Le souvenir d'une simple fille de chez nous, belle, intelligente et douce.